

LYSIS.

Il sont tous renfermés dans cette formule:
Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fissent ¹.

PHILOCLÈS.

Mais n'êtes-vous pas à plaindre, si tous ces dogmes ne sont qu'une illusion, et si votre ame ne survit pas à votre corps?

LYSIS.

La religion n'est pas plus exigeante que la philosophie. Loin de prescrire à l'honnête homme aucun sacrifice qu'il puisse regretter, elle répand un charme secret sur ses devoirs, et lui procure deux avantages inestimables; une paix profonde pendant sa vie, une douce espérance au moment de la mort ².

¹ Isocr. in Nicocl. t. I, p. 116.

² Plat. in Phædon. t. I, p. 91 et 114.

CHAPITRE LXXX.

Suite de la Bibliothèque.

La Poésie.

J'AVOIS mené chez Euclide le jeune Lysis, fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie et de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre. Lysis parut étonné de cette disproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit et du cœur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter, est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre et stérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons besoin; et comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel, que du possible, plus étendu que le réel; souvent même elle préfère au possible, des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les

êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servoient à les distinguer; et par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal, où les poètes, oubliant la terre, s'oubliant eux-mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muses ¹, que les ruisseaux paisibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel ², qu'Apollon descend des cieux pour leur remettre sa lyre ³, qu'un souffle divin éteignant tout-à-coup leur raison, les jette dans les convulsions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne sont plus que les organes ⁴.

Vous voyez, ajouta Euclide, que j'emprunte les paroles de Platon. Il se moquoit souvent de ces poètes qui se plaignent avec tant de froideur du feu qui les consume intérieurement. Mais il en est parmi eux qui sont en effet entraînés par cet enthousiasme qu'on appelle inspiration divine, fureur poétique ⁵. Eschyle, Pindare et tous nos grands poètes le ressentoient, puisqu'il domine encore dans leurs écrits. Que dis-je? Démosthène à la tribune, des particuliers dans la société, nous le font

¹ Plat. in Ion. t. 1, p. 534.

² Id. ibid.

³ Pynd. Pyth. 1, v. 1.

⁴ Plat. ibid.

⁵ Plat. in Phædr. t. 3, p. 245. Id. et Democr. ap.

Cicer. de orat. c. 46, t. 1, p. 237.

éprouver tous les jours. Ayez vous-même à peindre les transports ou les malheurs d'une de ces passions qui, parvenues à leur comble, ne laissent plus à l'ame aucun sentiment de libre, il n'échappera de votre bouche et de vos yeux que des traits enflammés, et vos fréquens écarts passeront pour des accès de fureur ou de folie. Cependant vous n'auriez cédé qu'à la voix de la nature.

Cette chaleur qui doit animer toutes les productions de l'esprit, se développe dans la poésie ¹, avec plus ou moins d'intensité, suivant que le sujet exige plus ou moins de mouvement, suivant que l'auteur possède plus ou moins ce talent sublime qui se prête aisément aux caractères des passions, ou ce sentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans son cœur, et se communique rapidement aux nôtres ². Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies. J'ai connu un poète de Syracuse, qui ne faisoit jamais de si beaux vers, que lorsqu'un violent enthousiasme le mettoit hors de lui-même ³.

Lysis fit alors quelques questions dont on jugera par les réponses d'Euclide. La poésie, nous dit ce dernier, a sa marche et sa langue particulière. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle

¹ Cicer. tuscul. 1, 1, c. 26, t. 2, p. 254. Id. ad Quint. 1, 3, epist. 4, t. 9, p. 87; epist. 5, p. 89.

² Aristot. de poet. c. 17, t. 2, p. 665, C.

³ Id. probl. t. 2, p. 817, C.

lie tous les parties à son gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant tantôt au moyen des incidents merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des pensées et des sentimens. Souvent la fable, c'est-à-dire, la manière de disposer l'action¹, coûte plus et fait plus d'honneur au poète, que la composition même des vers².

Les autres genres de poésie n'exigent pas de lui une construction si pénible. Mais toujours doit-il montrer une sorte d'invention, donner, par des fictions neuves, un esprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de sa flamme, et ne jamais oublier que, suivant Simonide³, la poésie est une peinture parlante, comme la peinture est une poésie muette.

Il suit de là que le vers seul ne constitue pas le poète. L'histoire d'Hérodote mise en vers ne seroit qu'une histoire⁴, puisqu'on n'y trouveroit ni fable ni fictions⁵. Il suit encore qu'on ne doit pas compter parmi les productions de la poésie, les sentences de Théognis, de Phocylide, etc. ni même les systèmes de Parménide et d'Empédocle sur la nature⁶, quoique ces deux derniers aient quelquefois inséré dans

¹ Aristot. de poet. c. 6, p. 656, E.

² Id. de poet. c. 9, t. 2, p. 659, E.

³ Plut. de aud. poet. t.

⁴ p. 17. Voss. de art. poet.

nat. p. 6.

⁵ Aristot. ibid.

⁶ Plat. in Phædon. t. 1, p. 61, B.

⁷ Aristot. ibid. c. 1, p.

653. Plut. ibid. p. 16.

leurs ouvrages des descriptions brillantes¹, ou des allégories ingénieuses².

J'ai dit que la poésie avoit une langue particulière. Dans les passages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très riche, ou du moins très élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature, avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle allonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux³, et le privilège presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger⁴, d'en identifier plusieurs dans un seul⁵, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors⁶, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De là, ces formes nombreuses que les

¹ Aristot. apud Dlog.

Laert. l. 8, §. 57. Emped.

ap. Plut. de vitand. ære

alien. t. 2, p. 830. Sext.

Empir. adv. logic. l. 7, p.

396.

² Sext. Empir. ibid. p.

392.

³ Aristot. de poet. cap.

21, t. 2, p. 699, B.

⁴ Id. ibid. p. 668, D.

et c. 22, p. 669, E.

⁵ Id. ibid. c. 20, p.

668, A.

⁶ Aristot. de poet. cap.

22, p. 670, C.

vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante: on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la conversation: la poésie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses¹ *; elles se sont appliquées sans effort aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poètes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finissant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris², de Linus, d'Anthès³, de Pamphus⁴, d'Olen⁵, d'Abaris⁶, d'Epiménide⁷, etc. Les uns ne contiennent que des hymnes sacrés ou des chants plaintifs; les autres traitent des sacrifices, des oracles, des expiations et des enchantemens. Dans quelques-uns, et sur-tout dans le Cycle épique, qui est un recueil de traditions fabuleuses où les auteurs tragiques ont souvent puisé les sujets de leurs pièces⁸, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Ti-

¹ Aristot. de poet. cap. 24, p. 672, B.

* Voyez sur les diverses formes des vers Grecs, le chapitre xxvii de cet ouvrage.

² Plat. de rep. l. 2, t. 2, p. 364. Id. de leg. l. 8, t. 2, p. 829. Aristot. de gener. animal. l. 2, c. 1, t. 1, p. 1073.

³ Heracl. ap. Plut. de mus. t. 2, p. 1132.

⁴ Pausan. l. 1, p. 92, 94, etc.

⁵ Herodot. l. 4, c. 35.

⁶ Plat. in Charmid. t. 2, p. 158.

⁷ Diog. Laert. l. 1, §. III.

⁸ Casaub. in Athen. p. 301.

tans, l'expédition des Argonautes, les guerres de Thèbes et de Troie¹. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettres pendant plusieurs siècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms*, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

L'ÉPOPÉE.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode et d'Homère. Ce dernier étoit escorté d'un corps redoutable d'interprètes et de commentateurs². J'avois lu avec ennui les explications de Stésimbrote et de Glaucon³, et j'avois ri de la peine que s'étoit donnée Métrodore de Lampsaque, pour découvrir une allégorie continuelle dans l'Iliade et dans l'Odyssée⁴.

A l'exemple d'Homère, plusieurs poètes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres, Arctinus, Stésichore⁵, Sacadas⁶, Leschès⁷, qui commença son ouvrage par ces mots emphatiques: *Je chante la fortune de Priam, et la guerre fameuse*⁸...

¹ Fabr. bibl. Græc. lib. I, c. 17, etc.

* Voyez la note à la fin du volume.

² Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 330.

³ Plat. in Ion. t. 1, p. 530.

⁴ Plat. ibid. Tatian. ad Vers. Gent. §. 37, p. 80.

⁵ Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 9 et 597.

⁶ Athen. l. 13, c. 8, p. 610. Meurs. bibl. Græc. c. I.

⁷ Pausan. l. 10, c. 25, p. 86c.

⁸ Horat. de art. poet. v. 137.

Le même Leschès, dans sa Petite Iliade ¹, et Dicéogène dans ses Cypriiques ², décrivent tous les événemens de cette guerre. Les poèmes de l'Héracléide et de la Théséide n'omettent aucun des exploits d'Hercule et de Thésée ³. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée; ils étoient placés à la suite d'Homère, et se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

LES PIÈCES DE THÉÂTRE.

Euclide avoit tâché de réunir toutes les tragédies, comédies et satyres, que depuis près de 200 ans on a représentées sur les théâtres de la Grèce ⁴ et de la Sicile. Il en possédoit environ 3000 ⁵*, et sa collection n'étoit pas complète. Quelle haute idée ne donnoit-elle pas de la littérature des Grecs, et de la fécondité de leur génie! Je comptai souvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main. Parmi les singularités qu'Euclide nous faisoit remarquer, il nous montra l'Hippocentaure, tragédie, où Chérémon avoit, il n'y a pas

¹ Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 280.

² Herodot. l. 2, c. 117. Aristot. de poet. c. 16, t. 2, p. 664; c. 23, p. 671. Athen. l. 15, c. 8, p. 682. Perizon. ad Elian. var. hist. l. 9, c. 15.

³ Aristot. de poet. cap. 8, t. 2, p. 658.

⁴ Eschin. de fals. legat. p. 398.

⁵ Meurs. bibl. Græc. et Attic. Fabr. bibl. Græc. etc.

* Voyez la note à la fin du volume.

long-temps, introduit, contre l'usage reçu, toutes les espèces de vers ¹. Cette nouveauté ne fut pas goûtée.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscènes ou satyriques qu'on représentoit sur le théâtre. Leur nom s'est transmis ensuite à de petits poèmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulières ². Ils se rapprochent de la comédie par leur objet, ils en diffèrent par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence ³. Il en est où il règne une plaisanterie exquise et décente. Parmi les mimes qu'avoit rassemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque et ceux de Sophron de Syracuse ⁴; ces derniers faisoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de sa mort, on les trouva sous le chevet de son lit ⁵.*

L'ÉLÉGIE.

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poètes, à qui la

¹ Aristot. de poet. t. 2, c. 1, p. 653; c. 24, p. 672.

² Voss. de inst. poet. l. 2, c. 30, p. 150.

³ Plut. sympos. lib. 7, quæst. 8, t. 2, p. 712.

⁴ Diomed. de orat. l. 3, p. 488.

⁵ Aristot. de poet. c.

I, t. 2, p. 653.

⁵ Diog. Laert. l. 3, §. 18. Menag. ibid. p. 146.

Voss. ibid. c. 33, p. 161.

* On peut presumer que quelques-uns des poèmes qu'on appelloit mimes, étoient dans le goût descontes de la Fontaine.

nature avoit accordé une ame sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les désastres d'une nation, ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulaçoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'élégies ou de lamentations ¹.

Ce genre de poésie procède par une marche régulièrement irrégulière; je veux dire que le vers de six pieds et celui de cinq s'y succèdent alternativement ². Le style en doit être simple, parce qu'un cœur véritablement affligé, n'a plus de prétention; il faut que les expressions en soient quelquefois brûlantes comme la cendre qui couvre un feu dévorant, mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations et en désespoir. Rien de si intéressant que l'extrême douceur jointe à l'extrême souffrance. Voulez-vous le modèle d'une élégie aussi courte que touchante? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère de Achille, elle ne se plaint pas de ce héros; mais au souvenir du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses

¹ Procl. chrestom. ap. Phot. bibl. p. 984. Voss. de just. poet. l. 3, c. 11, p. 49. Mém. de l'Acad. des bell.

lett. t. 6, hist. p. 277; t. 7, mém. p. 337.

² Horat. de art. poet. v. 75.

yeux se remplissent de larmes, elle accuse Héléne de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance ¹.

L'élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie.

C'est ainsi que Tyrtée ranima l'ardeur éteinte des Spartiates ², et Callinus celle des habitans d'Ephèse ³. Voilà leurs élégies; et voici la pièce qu'on nomme la Salamine, et que Solon composa pour engager les Athéniens à reprendre l'île de ce nom ⁴.

Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'élégie se chargea d'exprimer les tourmens de l'amour ⁵. Plusieurs poètes lui dûrent un éclat qui réjaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes ⁶; ceux de

¹ Eurip. in Androm. v. 103.

² Stob. serm. 49, p. 353.

³ Id. ibid. p. 355.

⁴ Plut. in Sol. t. 1, p. 82.

⁵ Horat. de art. poet. v. 76.

⁶ Chamæel. ap. Athen.

l. 13, c. 3, p. 620. Strah.

l. 14, p. 633 et 643. Suid.

Battis le sont tous les jours par Philéas de Cos¹, qui, jeune eucore, s'est fait une juste réputation. On dit que son corps est si grêle et si foible, que pour se soutenir contre la violence du vent, il est obligé d'attacher à sa chaussure des semelles de plomb ou des boules de ce métal². Les habitans de Cos, fiers de ses succès, lui ont consacré sous un plateau une statue de bronze³.

Je portai ma main sur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle est, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le siècle dernier⁴. C'est le même qui nous a donné le poème si connu de la Thébàide⁵; il étoit éperdument amoureux de la belle Chrysis. Il la suivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ses bras. De retour dans sa patrie, il ne trouva d'autre remède à son affliction, que de la répandre dans ses écrits, et de donner à cette élégie le nom qu'elle porte⁶.

Je connois sa Thébàide, répondis-je; quoique la disposition n'en soit pas heureuse⁷, et qu'on y retrouve de temps en temps des vers

in *Mimner*. Horat. l. 2, ep. 2, v. 101. Propert. lib. 1, eleg. 9, v. 11. Gyrard. de poet. hist. dialog. 3, p. 161.

¹ Hermes. ap. Athen. l. 13, c. 8, p. 598.

² Athen. l. 12, c. 13, p. 552. *Ælian*. var. hist. l. 9, c. 14, l. 10, c. 6. Suid. in *Philet*.

³ *Hermesian*. *ibid*.

⁴ Schol. Pind. *pyth*. 4, v. 398. Schol. Apoll. Rhod. l. 1, v. 1289; l. 2, v. 297, etc.

⁵ Athen. l. 11, p. 468, 475 et 482.

⁶ *Hermesian*. ap. Athen. l. 13, p. 598. Plut. de consol. t. 2, p. 106.

⁷ Quintil. l. 10, c. 1, p. 629.

d'Homère transcrits presque syllabe pour syllabe¹, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure², la force, et j'ose dire la sécheresse du style³, me font présumer qu'il n'avoit ni assez d'agrément dans l'esprit, ni assez de sensibilité dans l'ame⁴, pour nous intéresser à la mort de Chrysis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne*, pendant qu'Euclide montrait à Lysis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, de Ion, etc.⁵. Ma lecture achevée: Je ne me suis pas trompé, repris-je: Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur. Sans s'apercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grèce⁶, et décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition⁷.

Archiloque, dit Lysis, crut trouver dans le vin un dénouement plus heureux à ses peines. Son beau-frère venoit de périr sur mer; dans une pièce de vers que le poète fit alors, après avoir donné quelques regrets à sa perte,

¹ Porphyr. ap. Euseb. præp. evang. l. 10, p. 467.

² Catul. de Cinn. et Volus. *carm*. LXXXVII.

³ Dionys. Halic. de compos. verb. t. 5, p. 150. Id. de cens. vet. script. c. 2, p. 419.

⁴ Quintil. *ibid*.

⁵ Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 7, p. 352.

⁶ Plut. de consol. t. 2, p. 1. 60.

⁷ Schol. Pind. *pyth*. 4, v. 398. Schol. Apoll. Rhod. l. 1, v. 1289; l. 3, v. 409; l. 4, v. 259, etc.

il se hâte de calmer sa douleur. Car enfin, dit-il, mes larmes ne le rendront pas à la vie; nos jeux et nos plaisirs n'ajouteront rien aux rigueurs de son sort ¹.

Euclide nous fit observer que le mélange des vers de six pieds avec ceux de cinq, n'étoit autrefois affecté qu'à l'élegie proprement dite, et que dans la suite il fut appliqué à différentes espèces de poésie. Pendant qu'il nous en citoit des exemples ², il reçut un livre qu'il attendoit depuis long-temps. C'étoit l'Iliade en vers élégiaques; c'est-à-dire, qu'après chaque vers d'Homère, l'auteur n'avoit pas rougi d'ajouter un plus petit vers de sa façon. Cet auteur s'appelle Pigrès; il étoit frère de la feue reine de Carie, Artémise, femme de Mausole ³; ce qui ne l'a pas empêché de produire l'ouvrage le plus extravagant et le plus mauvais qui existe peut-être.

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclagues, de chansons, et de quantité de pièces fugitives.

L'ÉCLOGUE.

L'éclague, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie pastorale; des bergers

¹ Plut. de aud. poet. t. bell. lett. t. 7, p. 383.

², p. 33.

³ Mem. de l'Acad. des

³ Suid. in Pigr.

assis sur un gazon, aux bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux et du zéphyr, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux et les objets ravissans qui les environnent.

Ce genre de poésie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine ¹. C'est-là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre des montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphnis y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers ², et les dieux s'empressèrent à le combler de leurs faveurs. Les Nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance; il reçut de Vénus les grâces et la beauté, de Mercure le talent de la persuasion; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les Muses réglèrent les accens de sa voix touchante. Bientôt, rassemblant autour de lui les bergers de la contrée, il leur apprit à s'estimer heureux de leur sort. Les roseaux furent convertis en instrumens sonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules se disputoient le prix du chant et de la musique instrumentale. Les échos animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expressions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du spectacle de ses

¹ Diod. Sic. l. 4, p. 283.

² Id. ibid.

bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de son âge ¹; mais jusqu'à nos jours ², ses élèves n'ont cessé de célébrer son nom, et de déplorer les tourmens qui terminèrent sa vie ³. Le poème pastoral, dont on prétend qu'il conçut la première idée, fut perfectionné dans la suite par deux poètes de Sicile, Stésichore d'Himère et Diomus de Syracuse ⁴.

Je conçois, dit Lysis, que cet art a dû produire de jolis paysages; mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y représente. Quel intérêt peuvent inspirer des pâtres grossiers et occupés de fonctions viles? Il fut un temps, répondit Euclide, où le soin des troupeaux n'étoit pas confié à des esclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux-mêmes, parce qu'on ne connoissoit pas alors d'autres richesses. Ce fait est attesté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut pasteur avant d'être agricole; il l'est par le récit des poètes, qui, malgré leurs écarts, nous ont souvent conservé le souvenir des mœurs antiques ⁵. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Paris conduisoit sur le mont Ida les troupeaux du roi Priam son père; Apollon gardoit ceux du roi Admète.

¹ Voss. de instit. poet. 1. 3, c. 8. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 5, hist. p. 85; t. 6, mém. p. 459.

² Diod. Sic. l. 4, p. 283.

³ Ælian. var. hist. l. 10,

c. 18, Théocr. idyl. 1.

⁴ Ælian. ibid. Athen. l.

14, c. 3, p. 619.

⁵ Plat. de leg. t. 2, p.

682.

Un poète peut donc, sans blesser les règles de la convenance, remonter à ces siècles reculés, et nous conduire dans ces retraites écartées où couloient sans remords leurs jours des particuliers qui, ayant reçu de leurs pères une fortune proportionnée à leurs besoins, se livroient à des jeux paisibles, et perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les âmes en activité; ils penseront moins qu'ils ne sentiront; leur langage sera toujours simple, naïf, figuré, plus ou moins relevé, suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chèvres et les porcs ¹. Mais comme le poète ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, et des vices légers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir; et les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, et d'un ciel toujours serein.

LES CHANSONS.

Faute de mouvement et de variété, l'éclouge ne flattera jamais autant notre goût que cette poésie où le cœur se déploie dans l'ins-

¹ Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 4, p. 534.

tant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les différentes espèces. Je les ai divisées en deux classes. L'une contient les chansons de table ¹; l'autre, celles qui sont particulières à certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des éplucheuses, des meuniers, des ouvriers en laine, des tisseurs, des nourrices, etc ².

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme, caractérisent les premières. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature; ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire ³; mais on chantera toujours celles d'Anacréon et d'Alcée. Dans la seconde espèce de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent. J'entendis une fois un soldat à demi ivre chanter une chanson militaire, dont je rendrai plutôt le sens que les paroles. » Une lance, une épée, un bouclier, voilà tous mes trésors; avec la lance, l'épée et le bouclier, j'ai des champs, des moissons et du vin. J'ai vu des gens prosternés à mes pieds; ils m'appeloient leur souverain, leur maître;

¹ Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 9, p. 320.

² Id. ibid. t. 9, p. 347.

³ Athen. l. 10, c. 7, p. 427. Suid. in Pind.

« ils n'avoient point la lance, l'épée et le bouclier ¹ ».

LES HYMNES.

Combien la poésie doit se plaire dans un pays où la nature et les institutions forcent sans cesse des imaginations vives et brillantes à se répandre avec profusion! Car ce n'est pas seulement au succès de l'épopée et de l'art dramatique que les Grecs accordent des statues; et l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont réservées pour toutes les espèces de poésies lyriques. Point de ville qui, dans le courant de l'année, ne solennise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques nouveaux; point de cantique qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, et par des chœurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poète! Quelle distinction encore, lorsqu'en célébrant les victoires des athlètes, il mérite lui-même la reconnaissance de leur patrie! Transportons-le sur un plus beau théâtre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solennités de la Grèce; quel moment que celui où vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'ad-

¹ Athen. l. 15, c. 15, p. 695.

miration et de joie ! Non , le plus grand potentat de la terre ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur.

De là vient cette considération dont jouissent parmi nous les poètes qui concourent à l'embellissement de nos fêtes, sur-tout lorsqu'ils conservent dans leur composition le caractère spécial de la divinité qui reçoit leurs hommages. Car, relativement à son objet, chaque espèce de cantique devoit se distinguer par un genre particulier de style et de musique. Vos chants s'adressent-ils au maître des dieux ? prenez un ton grave et imposant ; s'adressent-ils aux Muses ? faites entendre des sons plus doux et plus harmonieux. Les anciens observoient exactement cette juste proportion ; mais la plupart des modernes, qui se croient plus sages, parce qu'ils sont plus instruits, l'ont dédaignée sans pudeur ¹.

Cette convenance, dis-je alors, je l'ai trouvée dans vos moindres usages, dès qu'ils remontent à une certaine antiquité ; et j'ai admiré vos premiers législateurs, qui s'aperçurent de bonne heure qu'il valoit mieux enchaîner votre liberté par des formes que par la contrainte. J'ai vu de même, en étudiant l'origine des nations, que l'empire des rites avoit précédé par-tout celui des lois. Les rites sont comme des guides qui nous conduisent par la main

¹ Plat. de leg. l. 3, t. 2, p. 700. Plur. de mus. t. 2, p. 1133. Lett. sur la musique, par M. l'abbé Arnand, p. 16.

dans des routes qu'ils ont souvent parcourue les lois, comme des plans de géographie, où l'on a tracé les chemins par un simple trait, et sans égard à leurs sinuosités.

Je ne vous lirai point, reprit Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poésie lyrique ; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes, Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon et Pyndare ; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si susceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Télésille, Praxille, Myrtis et Corinne ¹.

LES DITHYRAMBES.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poème où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose : il faut y être quand on les chante ² ; car ils sont destinés à diriger des danses vives et turbulentes, le plus souvent exécutées en rond ³.

Ce poème se reconnoît aisément aux pro-

¹ Voss. de inst. poet. l. 3, c. 15, p. 80. ² Plat. in Ion. t. 1, p. 534. Id. de leg. l. 2, t. 2, p. 700. ³ Procl. chrestom. ap. Phot. bibl. p. 985. Schol. Pind. in olymp. 13, v. 25. Schol. Aristoph. in av. v. 1403.

priétés qui le distinguent des autres ¹. Pour peindre à-la-fois les qualités et les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, et il en résulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille; si bruyantes, qu'elles ébranlent l'imagination ². Des métaphores qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y succèdent sans se suivre; l'auteur, qui ne marche que par des saillies impétueuses, entrevoit la liaison des pensées, et néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes mesures de vers, et les diverses espèces de modulation ³.

Tandis qu'à la faveur de ces licences, l'homme de génie déploie à nos yeux les grandes richesses de la poésie, ses foibles imitateurs s'efforcent d'en étaler le faste. Sans chaleur et sans intérêt, obscurs pour paroître profonds, ils répandent sur des idées communes, des couleurs plus communes encore. La plupart, dès le commencement de leurs pièces, cherchent à nous éblouir par la magnificence des images tirées des météores et des phénomènes célestes ⁴. De là cette plaisanterie d'Aristophane: il suppose, dans une de ses comédies un

¹ Schmidt. de dithyr. ad calc. edit. Pind. p. 251. Mém. de l'Acad. des bell. lett. t. 10, p. 307.

² Aristoph. in pac. v. 831. Schol. ibid. Aristot. rhet. l. 3, c. 3, t. 2, p.

587, E. Suid. in *Ditbir.* et in *Endiaer.*

³ Dionys. Halic. de compos. verbor. §. 19, t. 5, p. 131.

⁴ Suid. in *Ditbyr.*

homme descendu du ciel; on lui demande ce qu'il a vu: Deux ou trois poètes dithyrambiques, répond-il; ils courroient à travers les nuages et les vents pour y ramasser les vapeurs et les tourbillons dont ils devoient construire leurs prologues ¹. Ailleurs, il compare les expressions de ces poètes à des bulles d'air qui s'évaporent en perçant leur enveloppe avec éclat ².

C'est ici que se montre encore aujourd'hui le pouvoir des conventions. Le même poète qui, pour célébrer Apollon, avoit mis son esprit dans une assiette tranquille, s'agite avec violence, lorsqu'il entame l'éloge de Bacchus; et si son imagination tarde à s'exalter, il la secoue par l'usage immodéré du vin ³. Frappé de cette liqueur *, comme d'un coup de tonnerre, disoit Archiloque, je vais entrer dans la carrière ⁴.

Euclide avoit rassemblé les dithyrambes de ce dernier poète ⁵, ceux d'Arion ⁶, de Lasus ⁷, de Pindare ⁸, de Mélanippide ⁹, de

¹ Aristoph. in av. v. 1383. Schol. ibid. Id. in pac. v. 829. Schol. ib. Flor. christian. v. 177.

² Aristoph. in ran. v. 251. Schol. ibid. Voss. de instit. poet. l. 3, c. 16, p. 88.

³ Philoch. et Epicharm. ap. Athen. l. 14, c. 6, p. 628.

* Le texte dit: Foudroyé par le vin.

⁴ Archil. ap. Athen. lib.

14, c. 6, p. 628.

⁵ Athen. ibid.

⁶ Herodot. l. 1, c. 23. Suid. in *Arion.*

⁷ Clem. Alex. Strom. l. 1, p. 365. Ælian. hist. animal. l. 7, c. 47.

⁸ Strab. l. 9, p. 404. Dionys. Halic. de compos. verb. p. 152. Suid. in *Pind.*

⁹ Xenoph. memor. l. 1, p. 725.

Philoxène¹, de Timothée, de Téléstès, de Polyidès², de Ion³, et de beaucoup d'autres, dont la plupart ont vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au sublime, a un singulier attrait pour les poètes médiocres; et comme tout le monde cherche maintenant à se mettre au-dessus de son état, chaque auteur veut de même s'élever au-dessus de son talent.

Je vis ensuite un recueil d'im-promptus⁴, d'énigmes, d'acrostiches, et de toutes sortes de griphes⁵ *. On avoit dessiné dans les dernières pages, un œuf, un autel, une hache à deux tranchans, les ailes de l'amour. En examinant de près ces dessins; je m'aperçus que c'étoient des pièces de poésie, composées de vers dont les différentes mesures indiquoient l'objet qu'on s'étoit fait un jeu de représenter. Dans l'œuf, par exemple, les deux premiers vers étoient de trois syllabes chacun; les suivans croissoient toujours jusqu'à un point donné; d'où décroissant dans la même proportion qu'ils avoient augmenté, ils se terminoient en deux vers de trois syllabes comme ceux du commencement⁶. Simmiàs de Rhodes venoit

¹ Dionys. Halic. *ibid.*
² p. 132. Suid. in *Philoxen.*

³ Diod. Sic. l. 14, p. 273.

⁴ Aristoph. in *pac.* v. 835. Schol. *ibid.*

⁵ Simon. ap. Athen. l. 3, c. 35, p. 125.

⁶ Call. ap. Athen. l. 10,

c. 20, p. 453. Thes. *epist.*
Lacrozian. t. 3, p. 257.

* Espèce de logogriphes. Voyez la note à la fin du volume.

⁶ Salmas. ad *Dosiad.* aras; *Simmiæ ovum*, etc. p. 183.

d'enrichir la littérature de ces productions, aussi puérides que laborieuses.

Lysis, passionné pour la poésie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amusemens frivoles; et s'étant aperçu qu'Euclide avoit déclaré plus d'une fois qu'un poète ne doit pas se flatter du succès, lorsqu'il n'a pas le talent de plaire, il s'écria dans un moment d'impatience: C'est la poésie qui a civilisé les hommes; qui instruisit mon enfance; qui tempère la rigueur des préceptes; qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ses grâces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théâtre, la remplit d'un saint respect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos repas, lui inspire une noble ardeur en présence de l'ennemi: et quand même ses fictions se borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne seroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelques plaisirs innocens, au milieu de tant de maux dont j'entends sans cesse parler?

Euclide sourit de ce transport; et pour l'ex-citer encore, il répliqua: Je sais que Platon s'est occupé de votre éducation: auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poétiques comme des tableaux infidèles et dangereux, qui, en dégradant les dieux et les héros, n'offrent à notre imitation que des phantômes de vertu¹?

¹ Plat. de *rep.* l. 3, t. 2, p. 599, etc.
p. 387, etc. *Id. ibid.* l. 10,

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lysis, ses écrits me le rappelleroient bientôt; mais, je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ses raisons, et je ne le suis que par la poésie de son style; d'autres fois, le voyant tourner contre l'imagination les armes puissantes qu'elle avoit mises entre ses mains, je suis tenté de l'accuser d'ingratitude et de perfidie. Ne pensez-vous pas, me dit-il ensuite, que le premier et le principal objet des poètes est de nous instruire de nos devoirs, par l'attrait du plaisir? Je lui répondis: Depuis que, vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aspirent à la célébrité, je n'examine plus que le second motif de leurs actions; le premier est presque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais sans entrer dans ces discussions, je vous dirai simplement ce que je pense: Les poètes veulent plaire¹, la poésie peut être utile.

¹ Aristot. de poet. c. 9, D. Voss. De art. poet. nat. t. 2, p. 659; c. 14, p. 662, c. 8, p. 42.

CHAPITRE LXXXI.

Suite de la Bibliothèque.

La Morale.

LA morale, nous dit Euclide, n'étoit autrefois qu'un tissu de maximes. Pythagore et ses premiers disciples, toujours attentifs à remonter aux causes, la lièrent à des principes trop élevés au-dessus des esprits vulgaires¹: elle devint alors une science; et l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorsque les sophistes étendirent leurs doutes sur les vérités les plus utiles. Socrate, persuadé que nous sommes faits plutôt pour agir que pour penser, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abstraites, et sous ce point de vue, on peut dire qu'il fit descendre la philosophie sur la terre²; ses disciples développèrent sa doctrine, et quelques-uns l'altérèrent par des idées si sublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelquefois à son langage mystérieux pour nous éclairer sur nos passions et sur nos devoirs. C'est ce que Théagès, Métopus et

¹ Aristot. magn. moral. ² Cicer. tuscul. c. 4, t. I, c. I, t. 2, p. 145, 2, p. 362.